

REVUE DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
ET DU JARDIN DES PLANTES

C.C.P. Paris 990-04

GOBelins 77-42

57, Rue Cuvier, Paris-V°

Secrétariat ouvert Maison de Cuvier (sauf dimanches et fêtes) de 15 heures à 17 h. 30

FEUILLE D'INFORMATION DE SEPTEMBRE 1967

CHERS SOCIÉTAIRES,

Les vacances touchent à leur fin, et nous espérons que nous nous retrouverons aussi nombreux que d'habitude pour notre Séance inaugurale du 7 octobre, M. le Professeur FONTAINE, Directeur du Muséum, Membre de l'Institut, nous fera l'honneur de présenter « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et les Progrès de la Condition Humaine ». Le 14 octobre, M. FRANÇOIS EDMOND-BLANC nous présentera un film sur l'Inde et l'Himalaya et ces deux premières conférences seront suivies d'autres tout aussi intéressantes dont vous trouverez l'énumération dans le programme ci-inclus.

Les sociétaires qui ont participé à nos excursions ont pu constater qu'elles ont été très réussies, favorisées par un très beau temps, en Champagne ainsi qu'aux Florales d'Orléans, où, dans un cadre élégant et grandiose, elles nous ont réservé les visions de parterres superbement fleuris.

Une de nos aimables sociétaires, M^{me} HERVÉ, très gracieusement a tourné des séquences de ces deux manifestations et les présentera au Grand Amphithéâtre dans quelques semaines, mais nous regrettons de n'avoir pu contenter de nombreuses demandes.

Nos efforts tendent sans cesse à satisfaire le plus possible nos sociétaires qui pourront constater cette année encore la variété des sujets traités dans nos conférences qui, tout en étant distrayantes, conservent leurs qualités d'enseignement et d'information scientifique.

Nous vous prions de trouver ci-dessous compte rendu de l'Assemblée générale du 8 mars 1967.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU 8 MARS 1967

Les Amis du Muséum ont été convoqués régulièrement, par voie du *Journal Officiel* et annonce au *Bulletin d'Information*, en Assemblée générale le 8 mars 1967.

L'Assemblée générale ayant pu se tenir valablement, il a été décidé ce qui suit :

M. MARNIER-LAPOSTOLLE, notre Président, a pris la parole, pour faire lire le rapport moral suivant par M^{me} ZABOROWSKA, notre Secrétaire générale ; lequel a été adopté et approuvé à l'unanimité :

MESDAMES, MESSIEURS,

Comme suite à l'insertion au *Journal Officiel* et à l'annonce faite dans notre *Bulletin*, nous tenons aujourd'hui notre Assemblée générale.

L'ordre du jour est le suivant : compte rendu de l'activité de notre Société, approbation des nouveaux statuts, approbation du rapport financier, ratification des nominations des membres du Conseil et questions diverses.

Notre activité, vous avez pu vous en rendre compte, s'est poursuivie favorablement tout au cours de nos manifestations cette année, tant en ce qui concerne la qualité de nos conférences, nos réunions amicales et voyages-excursions de fin d'année et la création de notre Club Junior.

Le but de la Société est d'aider le Muséum par des dons, des prêts et des récompenses de fin d'année. Faire partie de la Société est une œuvre philanthropique, les conférences y sont de haute culture et variées autant que possible ; elles sont faites par des professeurs, des académiciens, des hommes de science, des explorateurs, donc faire partie de la Société n'est pas un amusement mais une distraction enrichissante, appréciable, pour la très modique somme annuelle que nous vous demandons, car ce n'est pas une salle de cinéma où l'on paie une séance et d'où l'on s'en va mais un amphithéâtre scientifique. De la part du sociétaire, il doit y avoir continuité dans la collaboration à cette œuvre qui offre de si nombreux avantages. Nous demandons instamment aux Sociétaires, qui désirent suspendre leur activité de sociétaire, de bien vouloir nous en aviser, mais nous tenons à vous préciser que nous servirons le *Bulletin* durant l'année en cours.

Je rappelle que nos excursions, fort réussies l'année dernière à Honfleur et à l'Abbaye de Jumièges, auront leurs répliques cette année dans deux nouvelles excursions, les 3 juin et 17 juin, pour la route du champagne et la deuxième aux Florales Internationales d'Orléans. Vous avez tous les détails dans le *Bulletin* de ce mois-ci.

Je tiens à signaler que, malgré certaines démissions dues à des décès, au grand âge, à la maladie, nous avons eu de nouveaux adhérents, ce qui équilibre le nombre de nos sociétaires.

Je tiens également à vous signaler l'existence, toute nouvelle, du « Club des Jeunes Amis du Muséum », qui se réunit dans la salle de l'Amphithéâtre chaque jeudi, pour échanger des idées, des pièces de collections, minéralogiques et entomologiques. Ils ont effectué déjà des visites-excursions de façon à associer agréablement aux loisirs le développement de leur culture générale, ce qui leur permettra éventuellement d'envisager une spécialisation dans les Sciences naturelles. Les participants de ce club font automatiquement partie intégrale du « Club Jeunesse du Musée de l'Homme », créé spécialement pour eux par M. D'ANVAL, que nous remercions de son aimable collaboration. La notice les concernant paraît dans chaque Bulletin.

Je vous remercie encore d'être venus si nombreux à cette Assemblée et de participer à l'œuvre de collaboration au Muséum.

Je tiens à rappeler qu'aucune somme supplémentaire n'est versée ni acceptée pour occuper l'hémicycle. Nous sommes tenus, par égard pour les conférenciers et les membres du Conseil, de réserver deux à trois des premiers rangs des fauteuils. Seule la carte des Amis du Muséum donne droit à toutes les autres places selon l'heure d'arrivée.

« Je vous remercie de votre attention. »

Ensuite, M. MARNIER-LAPOSTOLLE et M^{lle} ZABOROWSKA demandent à tous les membres de l'Assemblée s'ils veulent poser ou discuter des questions diverses concernant la Société. Aucune question n'est formulée.

Un des Sociétaires a soulevé la question de l'audition et de l'écran et nous nous sommes permis de nous adresser à M^{lle} CALLAMAND, présente, en remplacement de M. le Directeur M. FONTAINE, du Muséum, pour lui rappeler que l'achat d'un écran avait été adopté au Conseil d'octobre 1965, par M. ROGER HEIM, Directeur à cette époque. M^{lle} CALLAMAND prend bonne note et obtient, à la fin de la séance, de M. le Directeur, l'approbation et la demande d'un devis, pour le remplacement de l'écran actuel par un autre plus adapté aux projections actuelles.

M. CHAUVIER prend la parole pour demander à M. MASSON si aucune solution n'est possible afin de débloquent les fonds indisponibles, M. MASSON lui répond que toutes tentatives ont été vaines et que du temps de M. PAUL DOUMER, Président du Sénat et Président à l'époque de notre Société, il avait été très difficile d'obtenir un déblocage absolument nécessaire à l'époque.

Aucune autre question n'étant posée, la séance de l'Assemblée générale ordinaire est levée.

M. MASSON, notre Trésorier, prend la parole pour lire le rapport financier, qui est approuvé également à l'unanimité.

Puis, l'augmentation de la cotisation est proposée, celle-ci est portée à 20 F pour les membres titulaires, à 10 F pour les membres juniors, à 80 F pour les membres donateurs et à 250 F pour les membres bienfaiteurs.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

PROGRAMME DES CONFÉRENCES DES MOIS D'OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1967

Le samedi 7 octobre 1967, à 17 heures : « LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE ET LES PROGRÈS DE LA CONDITION HUMAINE », avec projections couleurs, par M. MAURICE FONTAINE, Membre de l'Institut, Directeur du Muséum.

Le samedi 14 octobre 1967, à 17 heures : « NOS EXCURSIONS », filmées aimablement par M^{me} HERVÉ, Sociétaire des Amis du Muséum.

Le samedi 21 octobre 1967, à 17 heures : « LES EAUX QUE NOUS BUVONS », suivie de la projection du film « Un don du ciel » (Les problèmes de l'eau), par M. HENRI VERGNAUD, Ingénieur E.C.A.T., Délégué titulaire au Syndicat des Communes de la Banlieue de Paris pour les Eaux.

Le samedi 28 octobre 1967, à 17 heures : « LES ORCHIDÉES », par M. ROSE, Assistant au Muséum, avec diapositives couleurs.

Le samedi 4 novembre 1967, à 17 heures : Présentation du film « CHASSE AU TIGRE », au pied de l'Himalaya, par M. FRANÇOIS EDMOND-BLANC, explorateur-naturaliste, Vice-Président de la Société.

Le samedi 11 novembre 1967 : FÉRIÉ.

Le samedi 18 novembre 1967, à 17 heures : « MISSION EN AFGHANISTAN », avec diapositives couleurs, par M. JACQUES LANG, Assistant à la Faculté des Sciences de Paris, Membre de la Mission géologique française en Afghanistan.

Le samedi 25 novembre 1967, à 17 heures : « L'HUMUS DU SOL, SON ÉPUISEMENT ET SON REMPLACEMENT », par M. PIERRE BOISCHOT, Directeur honoraire de l'Inra, Station centrale d'Agronomie.

Le samedi 2 décembre 1967, à 17 heures : « LE CHEVAL », par M. JEAN-ANDRÉ RENOUX, Membre de la Société des Gens de Lettres et de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

Le samedi 9 décembre 1967, à 17 heures : « CUVIER AU JARDIN DU ROI », par M. YVES LAISSUS, Conservateur à la Bibliothèque centrale du Muséum, avec projections.

Le samedi 16 décembre 1967, à 17 heures : « ANTHROPOLOGIE ET CRIMINALOGIE », par le Docteur FULLY, Secrétaire général de la Société internationale de Criminologie.

Les samedis 23 et 30 décembre 1967 : « Congés de Noël et du Jour de l'An ».

Conférence du 8 avril 1967

L'ANGOLA

M. HENRI BERTRAND, dans cette nouvelle conférence, nous entretient du séjour de plusieurs mois qu'il fit en Angola en 1957, à l'expiration d'une mission en Guinée et Côte d'Ivoire.

Comme de coutume, notre conférencier débute par un court exposé historique et géographique avant de procéder à la présentation et au commentaire de nombreux clichés Kodachrome.

L'Angola avec le Mozambique, dont il n'a fait qu'une brève visite, constitue une des principales possessions du Portugal en Afrique. Ce territoire, limité par le Congo belge, la Rhodésie du Nord et le Sud-Ouest africain (anciennement allemand), ayant deux fois et demi l'étendue de la France, est située entre les 6° et 17° de latitude Sud, à cheval sur les bassins du Congo et du Zambèze.

Le territoire de l'Angola a été habité dès les temps préhistoriques et on y a trouvé, notamment, les restes d'une industrie très évoluée du Paléolithique supérieur.

Plus tard, des populations apparentées aux Boschimans actuels se sont étendues jusque-là, ces populations à l'est ayant dépassé l'équateur pour atteindre même le bassin du Nil.

Puis sont intervenues les grandes migrations des nègres Bantous, apportant avec eux la métallurgie par l'Est, jusqu'au Sud de l'Afrique et ces Bantous ont été à l'origine d'un royaume au nord de l'Angola, au-dessus du Kouanza et à l'ouest du Kwango ; c'était le premier Congo noir indépendant, celui des Manikongos.

C'est avec ce royaume bantou que les Portugais, descendant le long de la Côte occidentale d'Afrique, entrèrent en contact lorsque Diégo Cao ou Cham, sous le règne de Jean II, découvrit l'embouchure du fleuve Congo ou « Zaire » (du nom indigène de « Zadij », qui veut dire « grande eau »). Et en 1489, cinq ans après cette découverte, une ambassade se rend à Lisbonne. Le roi, Nzinga Kouvou se convertit et son fils, baptisé va régner sous le nom de Alfonso I^{er}, de 1507 à 1543. Un des fils d'Alfonso devient même évêque sur la demande du roi du Portugal, Manuel ; la cour du Manikongo est organisée sur le modèle de la cour de Lisbonne.

La capitale, rebâtie en pierre par des ouvriers portugais, devient San Salvador, dénommée aussi la « ville des cloches », tant les églises y sont nombreuses...

Cette période heureuse dure peu, en partie, à cause du développement de la traite, commerce particulièrement avantageux, favorisée par les besoins de main-d'œuvre, conséquence de la découverte de l'Amérique et de l'exploitation, notamment, du Brésil et des Antilles.

Il y a aussi des révoltes, par exemple, celle de la reine Jinja qui lutte durant des années contre les Portugais, s'allie un moment avec leurs rivaux les Hollandais, lesquels vont occuper pendant sept ans la capitale Saint-Paul-de-Loanda ; entre-temps, les Portugais ont favorisé non plus les Manikongos, mais une tribu du Sud, les « Ngola » (de là vient le nom d'Angola). Une autre révolte fut celle du Manikongo Antonio qui fut vaincu et tué. A la fin du XVIII^e siècle, le royaume chrétien d'Alfonso I^{er} n'est plus qu'un souvenir. Dès le début, le gouvernement portugais avait encouragé l'immigration, mouvement qui se poursuit au XIX^e siècle qui voit le développement économique et l'introduction de nouvelles cultures : café, cacao, canne à sucre, quinquina.

Indépendamment des ressources diverses, pour une métropole pauvre, l'Angola « colonie de peuplement », joue un rôle essentiel, à ce propos, il convient de dire que le Portugal accorde des concessions aussi bien aux Africains qu'aux Européens, sous la seule condition que l'exploitation soit directe. D'ailleurs, dans la pratique et dans la théorie comme, d'ailleurs, chez d'autres peuples latins, la discrimination peut être sociale, mais non raciale.

L'Angola actuel, dans les limites qui ont été données ci-dessus, a eu ses frontières fixées par le traité de Berlin et l'Afrique moderne, à part les indépendances et quelques transferts de souveraineté, diffère peu de ce qui fût établi alors.

Géographiquement, l'Angola comprend schématiquement trois zones, une zone littorale basse, assez étroite, en arrière une région montagneuse pouvant atteindre plus de 2.000 mètres et culminant à 2.630 m à la Serra de Moco, enfin, des plateaux de 700 à 1.000 mètres d'altitude.

L'hydrographie est assez simple, d'une part, à l'ouest, des fleuves descendant des montagnes vers l'Océan, de l'autre les plateaux sont drainés par une série de rivières tributaires de deux grands fleuves africains : celles de l'Est allant au Congo, celles du Sud allant au Zambèze.

Géologiquement, la zone littorale est formée de couches marines crétacées et tertiaires ; en arrière, correspondant à la zone montagneuse, il y a un vaste affleurement de roches anciennes, plus ou moins métamorphiques et d'âge précambrien ; plus à l'est, ce socle est recouvert par des formations plus récentes, mais toutes continentales. Ces formations comprennent la série désignée par les géologues comme « Karroo » (du désert du même nom), série allant du Carbonifère au Trias, et parfois fossilifère, série surmontée à son tour par du Crétacé continental et éventuellement par les sables tertiaires dits du Kalahari (du nom d'un autre désert). Le sous-sol de l'Angola recèle des gisements divers de minerais et également du pétrole ; le Crétacé continental dans le district de Lunda, renferme vers sa base des graviers diamantifères, provenant de l'érosion de « dykes » de kimberlite.

Le climat de l'Angola est subtropical, variant, bien entendu selon les régions, relativement tempéré sur les plateaux, avec températures assez basses dans les montagnes. La saison sèche prend place durant l'hiver austral (qui correspond à notre été).

Le peuplement végétal offre une assez grande variété. On trouve quelques forêts humides, mais pas de grande forêt équatoriale à laquelle s'apparentent pourtant de grandes galeries forestières ; beaucoup de savanes de divers types et même des steppes plus ou moins désertiques. Ajoutons que le climat de l'Angola permet diverses cultures : café, coton, palmier à huile et aussi tabac et blé ; il convient aussi à l'élevage.

La flore de l'Angola a été l'objet de diverses études ; du point de vue phyto-géographique, l'Angola se trouve à cheval sur les « provinces guinéenne et zambézienne ». En quelques points on trouve des Protéacées.

La faune est intéressante et a été également l'objet de recherches. C'est surtout dans le Sud que l'on rencontre les gros mammifères sauvages.

Comme pour la flore, il y a juxtaposition d'éléments d'origine diverse et c'est ainsi que dans un des districts du sud on a trouvé certains Coléoptères aquatiques connus seulement de l'Afrique australe et même de la seule province du Cap.

M. HENRI BERTRAND, à ce propos ne manque pas de signaler que l'on ne peut parler de l'étude archéologique ethnographique et biologique de l'Angola, sans évoquer le rôle éminent joué dans cette étude par la Compagnie des Diamants d'Angola.

Cette importante compagnie, qui prit naissance avec des concours variés, est aujourd'hui, comme capitaux et personnel, sous le contrôle des Portugais. Elle a obtenu des permis de recherches sur une grande partie du territoire et on peut dire qu'elle « règne » sur le district entier de Lunda où se trouve son centre d'exploitation ; les gisements fournissent, non seulement, du diamant industriel, mais beaucoup de diamant de joaillerie de haute qualité.

Indépendamment du remarquable équipement et aménagement réalisés tant pour l'exploitation, que pour la prise en charge du personnel, tant indigène qu'europpéen, les dirigeants de la Compagnie ont créé des « Services culturels » richement dotés.

Ces derniers se sont d'abord attachés à l'ethnographie à partir de la création du Musée de Dundo en 1936 ; puis, dix ans après, était entreprise l'exploration biologique du district de Lunda avec le personnel du Laboratoire de Biologie de Dundo sous la direction de M. le D^r A. DE BARROS MACHADO, auteur de travaux originaux appréciés, et bien connu au Muséum, ainsi que son collaborateur M. LUNA DE CARVALHO.

Les matériaux recueillis sont confiés à des spécialistes des diverses parties du monde, parmi lesquels figurent divers travailleurs et professeurs du Muséum.

Les études de tous ordres sont publiées régulièrement et rapidement dans les luxueux mémoires de la Diamang, bien connus de tous les chercheurs.

Enfin, des naturalistes de tous les pays sont accueillis à Dundo où ils trouvent les plus grandes facilités de travail, et M. HENRI BERTRAND qui, lui-même, en compagnie de sa femme et d'une de ses filles, a effectué un stage de plusieurs

mois à Dundo, ne manque pas à ce propos de rendre hommage à la courtoisie et à l'hospitalité des Portugais, aussi à la sympathie particulière qu'ils manifestent pour notre pays.

Le conférencier nous présente alors plus de 150 clichés en couleurs ayant trait, successivement, au trajet de Saint-Paul de Loanda à Dundo, à la vie à Dundo et aux sites divers où se sont effectuées ses recherches.

Et voici, successivement, l'arrivée à Saint-Paul sur le paquebot portugais India, une courte visite de la coquette capitale que clôt le panorama sur le port au moment où l'India se dirige vers le large, puis le trajet en chemin de fer jusqu'à Malange : le square avec son flamboyant, le marché avec la couleur et le pittoresque habituel. Une excursion aux très belles chutes de la rivière Lucala à Duc de Bragance : le bac, les vastes dalles en haut des chutes, les rouges Hydrostachys dressés par le courant, le jet de la grande chute, l'amphithéâtre majestueux ceinturé de cascades, la Lucala et sa galerie forestière.

Au-delà de Malange, le trajet est effectué en voiture, et nous voyons successivement les papyrus du lac Quipemba, la Mission de Cucumbi, le rio Cucumbi, la tonnelle de Cacolo avec les bougainvillées et l'arbre à pain, le rio Chicapa où flottent les Nymphaea, le panonceau d'entrée du domaine de la Diamang, les ombres du couchant envahissant la « vallée des lions » à Camissombo.

Enfin Dundo : la villa du conférencier, le boy et ses femmes, le Musée et ses salles, le laboratoire, l'hôpital, l'église, une place, la « Casa de Pescual », au moment d'un match de tennis, la villa de repos de Cossa vue au cours de la visite des mines de diamant, occasion d'un commentaire, la piscine, le grand barrage du torrent Luachimo, la villa du Directeur. Nous allons assister enfin aux danses de la circoncision, puis au village du Musée ce sont encore d'autres danses indigènes. Puis le défilé des gardes avec la fête indigène, la distribution des récompenses, suivie du spectacle de nuit ; également encore la procession avec la venue de l'évêque, le mariage indigène, les jeux olympiques et l'exposition agricole au poste d'Andrada. La dernière série débute par la présentation de quelques insectes aquatiques et de leurs larves, puis les sites divers où s'effectuent les recherches : le majestueux rio Luachimo hanté par les hippopotames, avec ses rapides, l'ombre de la galerie forestière et ses arbres géants ; après quelques clichés consacrés aux recherches en-dehors de Dundo, qui nous mènent jusqu'au rio Cassai à la frontière belge où évoluent les pirogues, nous nous dirigeons à l'ouest pour voir le grand lac Carumbo, avec le campement du Luele, le passage sur le Luele sur un fragile radeau, enfin la navigation sur le lac, l'île isolée avec son arche de verdure, l'apparition soudaine de l'hippopotame près de l'embarcation, la verdure luxuriante du rio Luxico à son embouchure dans le lac, et le voyage s'achève avec les porteurs enlevant le bateau et la caravane gravissant à nouveau le plateau, à travers la savane.

Conférence du samedi 22 avril 1967

RÉSULTATS PRÉLIMINAIRES DE L'ÉTUDE DU PROBLÈME DE SURVIE DE PRÉHOMINIENS AU CAUCASE (« YÉTI »)

par M^{me} le Docteur M. J. KOFFMANN

Membre de la Société Géographique de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

La conférencière rappelle, tout d'abord, que les informations concernant l'existence, à côté de l'homme, d'un être anthropomorphe bipède, velu et sauvage, remontent à une lointaine antiquité et concernent d'immenses territoires du globe. Elle cite la Bible, Giovanni del Plano Carpini, Johannes Schiltberger, etc... et enfin Charles Linné et sa rubrique sur « L'Homo troglodytes seu nocturnus ».

... En 1950, la curiosité et l'attention du public furent éveillées par la découverte réitérée d'empreintes étranges dans l'Himalaya...

Lorsqu'en 1955-58, les articles et les travaux de l'abbé BORDET et du D^r HEUVELMANS, le compte rendu des expéditions himalayennes furent connus en U.R.S.S., on signala, de plusieurs côtés, l'existence d'êtres anthropomorphes sauvages dans les régions montagneuses, et il fut fait appel aux savants soviétiques pour les étudier.

La commission officielle eut peu de succès : un petit groupe de chercheurs continua l'investigation, malgré tout.

Bien que peu convaincue de la survivance possible d'une population d'anthropomorphes inconnus en ce xx^e siècle, la conférencière entend, par acquit de conscience, une courte reconnaissance en Azerbaïdjan, en 1959. Elle en revient avec quarante procès-verbaux de récits faits par des témoins oculaires, ce qui la décide à poursuivre son enquête chaque été (elle est, à cette époque, chef d'un service chirurgical d'un hôpital de Moscou !). En 1962, elle décide de s'y consacrer totalement.

Elle a actuellement à son actif quatorze expéditions en Kabarda, Balkarie, Haratchaï, Azerbaïdjan, Georgie, Daghestan, Circassie et Ossétie du Nord, qui lui ont permis de procéder à des milliers d'interrogatoires, de réunir des centaines de descriptions des « hommes des forêts » ou « hommes sauvages », appelés « Almasty » dans ces régions caucasiennes. Cela forme un matériel assez considérable, qu'elle considère comme la première étape de la recherche.

Avant de passer à son analyse, M^{me} KOFFMANN nous lit une douzaine de récits décrivant des rencontres avec l'almasty.

De centaines de dépositions du même genre, on peut aisément déduire les caractéristiques fondamentales morphologiques, physiologiques et écologiques de ce bipède inconnu. Il s'agit d'un être anthropomorphe, à station verticale, dont on peut faire un portrait assez précis d'après les détails donnés par les témoins. En fait, ces derniers reconnaissent spontanément l'almasty (à quelques détails rectificatifs près, toujours les mêmes) dans l'image du pithécantropien présentée parmi celles d'un orang-outang, d'un chimpanzé, d'un gorille et d'un néandertalien.

D'autre part, la documentation biologique et écologique est très riche : l'almasty n'est pas rattaché à un site topographique déterminé, il manifeste une grande capacité d'adaptation. Il est en perpétuel déplacement.

Omnivore, il marque cependant une préférence pour la nourriture végétale.

Ses traits communs avec des êtres analogues habitant d'autres régions du globe sont l'ubiquité, l'omnivorie, la migration permanente, la haute plasticité biologique. Mais ce reliquat caucasien offre un ensemble de singularités très personnelles, conditionnées par le voisinage de l'homme. La Nature lui offrant le choix : vaincre l'homme (son unique rival biologique) ou s'y adapter... l'almasty a choisi la coexistence. Il a su remarquablement s'adapter à cette situation et tirer de ce voisinage tous les avantages qu'il offrait. La frayeur religieuse qu'il inspire aux musulmans en étant un important élément.

Cette frayeur religieuse, les multiples superstitions qui l'accompagnent, la crainte de malédictions menaçant plusieurs générations, permettent donc à la population de supporter l'almasty, et l'obligent même à l'aider et à le secourir. Mais cela explique aussi l'ignorance systématique dans laquelle elle tente de laisser le voyageur à son sujet.

CLUB JEUNESSE DES AMIS DU MUSÉUM NATIONAL
D'HISTOIRE NATURELLE ET DU JARDIN DES PLANTES, 57, rue Cuvier, Paris-5^e

PROGRAMME DES ACTIVITÉS DU CLUB PENDANT LES MOIS D'OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE

Les rendez-vous ont toujours lieu au Secrétariat, 57, rue Cuvier, Paris-5^e

DATES	MATIÈRES	ACTIVITÉS
Jeudi 21 septembre 1967, à 15 heures	Réunion d'information.	Préparation du programme du premier trimestre 1968.
Jeudi 28 septembre 1967, à 15 heures	Ménagerie.	Visite guidée.
Jeudi 5 octobre 1967, à 14 heures .	Station agronomique de Versailles.	Zoologie, Pathologie végétale, Agronomie.
Jeudi 12 octobre 1967, à 15 heures	Visite guidée (taxidermie).	Laboratoire de Taxidermie-Naturalisation.
Jeudi 19 octobre 1967, à 15 heures	Réunion libre au local.	
Jeudi 26 octobre 1967, à 14 heures	Horticulture.	Rendez-vous à 14 heures au Secrétariat pour visiter l'Ecole d'Horticulture.
Jeudi 9 novembre 1967, à 15 heures	Minéralogie.	Visite de la galerie.
Jeudi 16 novembre 1967, à 15 heures	Réunion au local.	
Jeudi 23 novembre 1967, à 14 heures	Entomologie.	Visite d'une collection de papillons de nuit guidée par M. LEMAIRE, propriétaire de la collection.
Jeudi 30 novembre 1967, à 15 heures	Paléontologie.	Rendez-vous à 14 heures au Secrétariat.
Jeudi 7 décembre 1967, à 14 heures	Muséologie.	Rendez-vous à 15 heures au Secrétariat.
Jeudi 14 décembre 1967, à 15 heures	Botanique.	Visite du Musée de Saint-Germain-en-Laye. Rendez-vous à 14 heures au Secrétariat.
		Visite guidée par David STEWART de la serre du Jardin des Plantes.

M^{me} KOFFMANN conclut :

« Etant donné, d'une part l'authenticité anatomique, la véracité biologique de l'être décrit, d'autre part l'ignorance totale de nos informateurs en matière d'anatomie paléontologique, la seule déduction possible de leurs descriptions est qu'ils ont réellement l'occasion d'observer des êtres anthropomorphes inconnus de la Science.

« L'exploration sera poursuivie. »

Récit de MAKHOV NOUKH, entré par hasard dans une ancienne cabane de berger :

« Quand j'ouvris la porte, l'almaasty était assise par terre, près du poêle. Elle se peignait avec un peigne grossier en bois, un morceau de branche avec cinq ou six ramifications. Quand j'entrai, elle se leva. De très haute taille, ses épaules étaient larges, mais son bassin étroit. Elle était entièrement couverte de poils roux. Ses cheveux lui descendaient à la ceinture. C'est drôle : elle-même est grande, forte, robuste, mais sa tête est petite, étroite, en forme d'œuf, le front fuyant. Le nez, les oreilles sont de forme humaine. La peau du visage est noire. Les mains sont comme celles des gens, seulement les doigts sont plus longs, tandis que le pouce, au contraire, est plus court. Elle marche un peu voûtée... »

L'unique cliché que le D^r KOFFMANN a fait projeter représentait une empreinte de pieds prise dans l'argile, ce pied était d'aspect humain mais mesurant 40 cm de long.

Conférence du samedi 6 mai 1967

LES ÉTANGS A MONSTRES

par M. JEAN ROSTAND, de l'Académie Française

On connaît, en France, un certain nombre d'étangs où se manifeste, chez la grenouille verte (*Rana esculenta*), avec une singulière fréquence, une très curieuse anomalie qui a été signalée en 1952 par JEAN ROSTAND et qu'il a dénommée *anomalie P*. L'existence de ces « étangs à monstres » pose au biologiste de nombreux problèmes qui sont loin d'être tous résolus.

L'anomalie P est extrêmement variable et polymorphe. Le symptôme dominant est la *polydactylie*, qui peut être très prononcée (jusqu'à trente orteils à chaque membre postérieur). Dans les formes graves, les membres sont fortement déformés et épaissis. Il y a parfois des membres supplémentaires, et souvent des formations osseuses (épines, protubérances) en surnombre.

L'anomalie est presque toujours bilatérale. Les pattes antérieures ne sont modifiées que lorsque la modification des pattes postérieures est assez accentuée. Quand l'animal est gravement atteint, il ne survit guère à la métamorphose : les causes de la mort paraissent être d'ordre purement mécanique.

Tant que le têtard reste dans l'eau, il garde toute sa vigueur, quelle que soit la gravité de l'anomalie.

Une anomalie grave se révèle dès l'apparition des bourgeons postérieurs, qui sont plus épais que dans l'état normal.

L'anomalie P n'est pas héréditaire : des croisements entre un mâle à huit orteils et une femelle à sept orteils n'ont donné naissance qu'à des têtards normaux.

Si, chez une jeune larve, on sectionne un bourgeon destiné à produire une patte anormale, la régénération produit une patte normale, ce qui confirme le caractère somatique, et purement *phénotypique*, de l'anomalie.

Le taux de fréquence de l'anomalie P varie, dans l'étang à monstres, suivant les années. Ainsi, dans un étang proche de Concarneau (où l'anomalie fut découverte), on comptait 80 % de larves anormales en 1959, 75 % en 1961, 1 % en 1962, 0 % en 1963.

La proportion des formes graves par rapport aux formes légères peut atteindre 35 % : du fait de la létalité de ces formes, on peut penser que l'anomalie P n'est pas sans fâcheuse conséquence pour la vitalité de l'espèce.

Un fait remarquable est que, dans un étang à monstres, l'anomalie P ne frappe que la grenouille verte, à l'exclusion des autres Anoures (grenouilles rousse ou agile, rainette, crapaud).

A Lingé (Indre), la présence de l'anomalie P a été signalée par M. JACQUOT ; dans l'étang de Granlieu, près de Nantes, elle a été récemment reconnue par M. PIERRE DARRÉ.

Quant à la polydactylie simple (probablement liée à l'anomalie P), elle a été signalée à Champdieu, près de Saint-Etienne (Loire), dans les Landes et, hors de France, en Suisse et en Allemagne.

L'anomalie P a été rencontrée à Amsterdam dans un canal où étaient déversés certains déchets provenant de l'Institut de recherches nucléaires (Hillenius) ; et tout naturellement on s'est demandé si la radioactivité n'était pas le facteur responsable de cette tératogénèse. En réalité, la radioactivité n'est pour rien dans la production de l'anomalie P.

Pas davantage, il ne semble pas que la composition chimique de l'eau doive être incriminée, car des pontes de *Rana esculenta* élevées dans de l'eau tirée d'un étang à monstres se développent tout à fait normalement ; il en est de même pour des larves qu'on élève à l'intérieur d'une cage placée à demeure dans un pareil étang et communiquant directement par ses parois de treillis métallique avec le milieu externe.

Peut-être faut-il suspecter l'intervention d'un *virus tératogène* qui, pour une raison ou pour une autre, serait arrêté par le treillis : on peut imaginer qu'il soit porté par un hôte, invertébré ou vertébré.

Si un tel virus tératogène existe, il n'agirait qu'après l'éclosion, car des pontes recueillies dans un étang à monstres donnent invariablement, au laboratoire, des larves normales.

L'étude de ce virus offrirait un grand intérêt, car si nous connaissons des virus destructeurs (rubéole, ectromélie infectieuse), nous n'en connaissons pas qui soient capables de faire pousser des organes. D'autre part, tout ce qui touche aux virus, et notamment aux virus prolifératifs, tire son importance du fait que le cancer, ou du moins certains cancers, sont déterminés par des virus de ce type.

De toute façon, qu'il s'agisse ou non d'un virus, il existe, dans la nature, un facteur tératogène très puissant, plus puissant — tout au moins pour la grenouille verte — que tous les procédés susceptibles d'être mis en œuvre au laboratoire : il est impossible, pour l'instant, de reproduire l'anomalie P par aucun des agents physiques ou chimiques généralement utilisés en tératogénèse expérimentale.

On peut rapprocher l'anomalie P de certaines anomalies décrites en U.R.S.S. par le Professeur VOITKEVITCH et qui, elles non plus, ne sont pas héréditaires et se présentent, à l'état plus ou moins massif, en certaines régions.

Peut-être aussi faut-il la rapprocher de la polydactylie signalée par BISHOP chez l'Amblystome dans un lac du Colorado.

Toujours est-il que, tout récemment, M. JEAN JOLY a découvert dans l'utérus d'une Salamandre capturée à La Flèche (Sarthe) cinq larves (sur vingt-deux larves intra-utérines) qui présentaient une polydactylie bilatérale accentuée (sept à dix-huit orteils aux membres postérieurs). « Dans plusieurs cas, de petits membres surnuméraires se greffent sur le membre principal.

Les larves polydactyles sont brachymèles... Elles ressemblent par plus d'un trait aux exemplaires de la Grenouille *Rana esculenta* atteints par la forme grave de l'anomalie P, découverte par ROSTAND. »

Ainsi, il n'y aurait pas seulement des étangs à monstres ; il y aurait aussi des « utérus à monstres ».

L'étude de l'anomalie P offre certainement un intérêt pour le naturaliste ; seul l'avenir pourra dire si, de cette étude, de féconds enseignements peuvent rejaillir sur la biologie générale, voire sur la virologie.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

Nous avons le plaisir d'apprendre l'élection de M. le Professeur ALFRED BALACHOWSKY, titulaire de la Chaire d'Entomologie du Muséum, comme membre de l'Institut, et celle de M. le Colonel GENTY (qui fait partie du Conseil de notre Société), à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. A l'un comme à l'autre, le Bureau et les membres de notre Société sont heureux d'adresser leurs félicitations les plus vives.

PROTECTION DE LA NATURE

LES PETITS FAUVES EN BRETAGNE

par VINCENT SADO

Dans un préambule que, faute de place, nous n'avons pu reproduire, M. VINCENT SADO exprime son inquiétude et sa révolte devant le remembrement qui supprime inconsidérément les talus dans certaines régions de Bretagne. Le talus est en effet l'habitat de certains mammifères, « ces petits fauves » dont il nous donne ici une vivante description.

Nous pouvons les appeler « les petits fauves », car ils le sont non seulement par leur pelage, mais encore par leur instinct, ainsi que par leur odeur puisqu'ils appartiennent à la catégorie des « puants ».

Ces mammifères de faible taille sont aussi prudents que rusés, mais leur audace et leur courage même, ainsi que leur nature agressive, les poussent à attaquer d'autres animaux parfois plus forts qu'eux par la taille, mais incapables de s'en défendre. La belette qui saigne les lapins, et même les gros lièvres, en est un exemple typique.

Le putois, le vison, la loutre, la fouine, la martre sont catalogués tout comme le renard et le blaireau sous le qualificatif de « nuisibles », et nos présidents de chasses privées ou communales distribuent des récompenses à qui leur apporte la dépouille d'un de ces animaux. Certains cultivateurs perdent bien quelques œufs et même aussi quelques volailles, mais ce n'est pas un tribut qui se fait lourdement sentir, et ces mêmes cultivateurs oublient tout ce que le renard, ce « nettoyeur », extermine de rongeurs et de reptiles, et combien le blaireau consomme de larves plus nuisibles que lui : le gros ver blanc du hanneton en particulier.

L'existence de ces animaux est nécessaire à l'équilibre de la nature, et il serait aussi regrettable qu'ils disparaissent de chez nous qu'il serait regrettable de voir disparaître d'autres espèces.

Aux environs de 1935 et jusqu'en 1939, la fourrure des putois, visons, loutres, fouines et martres était recherchée et payée à des prix plus que convenables par les marchands de fourrures. Aujourd'hui, les fourrures étrangères accusent une plus-value telle que celle de nos petits fauves n'offre que peu d'intérêt ; leur chasse est donc presque inexistante et seulement pratiquée par des spécialistes en nombre décroissant.

Je craindrais d'ennuyer mes lecteurs avec une documentation trop longue concernant chacun des petits fauves déjà énumérés, mais je ne résiste pas à la tentation de m'étendre un peu sur un animal qui est très répandu chez nous : le putois, ainsi que sur son cousin le vison.



Ces deux rusés compères ont des mœurs presque semblables, mais le putois pousse l'astuce jusqu'à élire domicile sous le toit de l'homme dans un grenier de ferme ou sous une grange aussi bien que dans les ruines d'un vieux four ou de quelque édifice écroulé. Il affectionne également les vieux tas de fagots et encore ces têtards de chêne dont la silhouette tordue disparaît sous une épaisse chevelure de lierre.

Il grimpe très facilement jusqu'au faite de ces arbres et s'installe même véritablement dans leur cœur pourri. Il se pelotonne à la manière d'un chat dans un creux bien au sec, et y dort de longues heures. Il est très propre et ne souille jamais son nid par ses déjections. C'est bien un « nid » qu'il se fabrique avec des herbes sèches et des paquets de feuilles. Par contre, il a aussi des réserves alimentaires que vous ne soupçonneriez pas. Il apporte en effet dans son domaine des crapauds, des salamandres, des rainettes et des grenouilles. Ces proies sont conservées vivantes et sont comme en léthargie. Le fait de découvrir (souvent en haut des arbres) des crapauds paraissant morts me donnait la preuve que ces arbres étaient parfois habités, en tout cas souvent visités, par un putois. Ce n'est pas seulement un seul crapaud sous anesthésie que je trouvais, mais plusieurs. Ce qui fait penser que le crapaud est la base de la nourriture des putois. La grenouille également, car le putois habite souvent aux environs des mares ou marais et des queues d'étangs. J'ai connu un marigot jadis peuplé de grenouilles ; celles-ci ont été détruites jusqu'à la dernière, par un ou des putois.

Le putois couvre parfois dans ses randonnées nocturnes un nombre surprenant de kilomètres. Il a ses itinéraires habituels et pour qui sait voir, il n'est pas difficile de lui tendre un piège ; ce qui est moins aisé, c'est le faire tomber dedans. Ce voleur d'œufs, ce destructeur de petits lapereaux sait habituellement ne pas laisser de trace, mais les observateurs avisés savent parfaitement reconnaître au flanc des talus des trous caractéristiques et qui n'ont pas à première vue leur explication. C'est l'œuvre de putois qui sentent les crapauds à travers la terre ; ils creusent prestement et atteignent le malheureux batracien inoffensif, qui n'aurait sans doute jamais cru que l'on aurait pu le découvrir là !...

La fourrure du putois est trop connue pour nous livrer ici à une description. Elle est seyante, mais conserve toujours une odeur particulière. Nos hivers généralement peu sévères ne favorisent pas le développement de la fourrure de nos animaux, comme celui des putois de régions plus dures où le froid persiste. C'est de Noël à fin mars-avril que les fourrures sont en principe « en état ». Il y a donc peu de temps pour chasser le putois si on le fait dans le but d'en vendre la peau.



Le vison, ai-je dit, est « le cousin » du putois. Il en a les mêmes mœurs et se cantonne dans un site et une région qui lui plaisent, et il y demeure. Il se montre beaucoup plus circonspect que le putois et fixe généralement son habitat non pas dans nos greniers mais dans un lieu retiré, un peu sauvage et calme, tels que le bord des étangs ou les rives d'une rivière. Ceci permet

de penser qu'il se nourrit également de beaucoup de batraciens, mais outre des batraciens, oiseaux, poussins, gros insectes font aussi partie de son menu. Lorsque vous découvrez sa retraite et que vous le poursuivez avec vos chiens, le vison grimpe parfois aux arbres pour échapper à la poursuite qui le serre de trop près, mais il ne se défend pas avec la même adresse et le même courage que le putois. Il tend à gagner le plus vite possible une rive salubre et l'eau est pour lui un élément où il se défend mieux que sur la terre ferme. Il ne s'en tient généralement pas très éloigné.

Le vison nage parfaitement et il plonge. Il marche même sur le fond de la rivière à la manière d'un rat d'eau. Il se défend donc presque aussi bien que la loutre et il est pour ainsi dire imprenable s'il n'est pas chassé par des chiens spécialisés. Il y a trop peu de visons chez nous pour spécialiser les chiens. Ceux que l'on a pu prendre l'ont été seulement grâce à des circonstances exceptionnelles et à des hasards favorables. On peut dire que le vison est une rareté chez nous, tandis que le putois est extrêmement commun.

Extrait de « Penn. Ar. Bed », n° 48, mars 1967.

OBSERVATIONS ET RECHERCHES

LES CYGNES DE L'ÉTANG DE KERJEAN (Nord Finistère)

Ces magnifiques oiseaux dont les gracieuses silhouettes et le plumage d'une blancheur étincelante sont la parure de nombreux étangs et lacs, ont fréquenté l'étang de Kerjean, à proximité de l'entrée du Conquet, pendant plus de deux ans.

Précisons qu'il s'agit de Cygnes tuberculés (*Cygnus olor*), palmipèdes familiers se laissant facilement domestiquer. Les adultes sont aisément reconnaissables à leur bec jaune orangé avec tubercule noir, et à leur cou élégamment incurvé. Les deux autres espèces que l'on peut observer quelquefois dans notre région, notamment sur l'étang de la Comiren à Saint-Renan. Cygnes sauvages et Cygnes de Bewick s'en distinguent nettement : moins gracieux d'allure, ils ont le bec jaune citron avec pointe noire et un port rigide de leur long cou.

Donc, dans les derniers jours de janvier 1963, au cœur d'un rude hiver, neuf Cygnes tuberculés vinrent se poser sur l'étang de Kerjean parmi les Foulques Macroule, les Fuligules et Grèbes divers qui s'y trouvaient déjà. De nombreux promeneurs vinrent aussitôt et chaque jour contempler leurs évolutions et leur jeter de la nourriture, espérant ainsi les retenir là définitivement, mais leur déception fut vive lorsque, le 7 mars suivant, le groupe au complet reparti pour une autre destination.

Aussi ce fut avec joie que, quelques mois après, au début octobre, on vit de nouveau sur l'étang un Cygne, mais solitaire cette fois. Il s'agissait d'un jeune, provenant sans doute d'une couvée du printemps de l'année précédente, car si son plumage était déjà d'un blanc éclatant, son bec n'avait pas encore sa belle couleur orangée.

Dès lors, les visites ne lui manquèrent point et la nourriture non plus. Devenu rapidement familier, il venait tout près de la rive cueillir pain et friandises. Malheureusement, proie facile et confiante, il devait être blessé le 23 décembre par un chasseur, alors qu'il quittait imprudemment l'étang pour une petite excursion dans le fond du port, de l'autre côté de la route. Il resta sur le sable jusqu'à la fin du jour, farouche et menaçant, refusant de se laisser approcher par les personnes qui souhaitaient le secourir. La nuit, rejoint par la marée, il se laissa sans doute porter par le reflux, si bien que le lendemain, il se trouvait au Conquet, dans le port, nageant à l'abri de la digue. On essaya de le capturer pour lui donner les soins nécessaires, car il portait au flanc droit une large tache sanglante, mais il rendit vaines toutes les tentatives.

Ce ne fut que le 4 janvier que M. PETTON, maréyeur au Conquet, parvint à le capturer. Il le ramena aussitôt au propriétaire de l'étang de Kerjean, M. CHARLES DE KERSAUZON ; celui-ci le soigna pendant quelques jours, puis le remit à l'eau ; il n'avait que l'aile droite endommagée, blessure qui avait ensanglanté les plumes du flanc et fait croire à une plus grave mutilation.

Notre Cygne reprit rapidement, avec sa vitalité, ses évolutions majestueuses, mais devenu ombrageux, il demeurait loin de la rive, parmi les nombreux oiseaux aquatiques que le froid ramène chaque année sur l'étang.

Cependant, peu à peu et surtout lorsqu'il se retrouvait seul, la température plus clémente ayant engagé ses petits compagnons occasionnels à regagner leurs régions de nichage, il redevint familier. Il était à craindre toutefois que l'isolement le poussât au départ à la recherche de ses semblables.

Mais voilà que le destin lui envoya du ciel un compagnon. Le 25 septembre 1964, un autre Cygne tuberculé venait se poser près de lui. Cygne tout jeune, de six à sept mois, car il avait encore, avec un bec gris, un plumage largement taché de gris-brun. Les deux palmipèdes s'entendirent fort bien et c'était plaisir de les voir nager de conserve, se caressant mutuellement le bec, et s'approchant ensemble de la rive à l'appel des personnes qui leur apportaient à manger.

Au début de décembre, ils firent une fugue et disparurent tous deux ; de vagues indications les situèrent tantôt dans les îles de l'archipel de Molène, tantôt sur l'étang de la Comiren, mais aucune nouvelle précise n'était encore recueillie lorsqu'ils réapparurent dans les premiers jours d'avril 1965. Tous deux étaient splendides : le plus âgé avait maintenant sa magnifique parure d'adulte ; quant au plus jeune, si son bec commençait seulement à tourner au jaune, son plumage était devenu d'un blanc immaculé ; et nous concluâmes que l'étang de Kerjean était devenu leur habitat préféré et que nous aurions le plaisir de les y voir longtemps.

Hélas ! six mois après, le 25 septembre, ayant quitté l'abri sûr de l'étang pour un vagabondage dans les environs immédiats, ils furent sauvagement tirés. L'un d'eux, le plus ancien, fut retrouvé grièvement blessé et recueilli par M. DE KERSAUZON ; les soins qui lui furent prodigués semblèrent l'avoir rétabli et il fut remis sur l'étang. Il y demeura quelque temps craintif et taciturne et mourut, peut-être des suites de ses blessures, peut-être aussi de ne pouvoir supporter la perte de son jeune compagnon. Ce dernier, qui avait sans doute pu s'enfuir indemne, n'est jamais revenu.

C'est ainsi que par son geste criminel, un chasseur sans scrupules et bafouant la loi (le Cygne est un oiseau protégé) a privé l'étang de Kerjean d'un ornement incomparable, qui faisait l'admiration de tous.

M. BURDIN (Le Conquet).

OBSERVATION D'UNE CIGOGNE ISOLÉE DANS LES COTES-DU-NORD

A la fin du mois d'avril 1966, sur la commune de Plounévez-Quintin, j'ai été surpris par les évolutions d'un oiseau blanc de grande taille, que je n'ai pu identifier ; quelques heures plus tard, j'ai revu cet oiseau à quelques centaines de mètres, et j'ai constaté qu'il s'agissait d'une Cigogne. Les gens du pays l'avaient vue depuis plusieurs jours et étant retourné sur place plus tard, j'ai appris qu'elle avait quitté le pays après être restée une semaine environ.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

Extrait de « Penn. Ar. Bed », n° 48, mars 1967.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec consternation la perte qu'ont subi le Muséum et la Science Française en la personne du Professeur CHARLES MENTZER, titulaire de la Chaire de Chimie appliquée aux corps organisés. Nous prions sa famille et ses amis de trouver ici l'expression de nos condoléances émues.

COTISATIONS. — Si vous désirez continuer à recevoir ce Bulletin qui, nous l'espérons, vous a intéressés, nous vous invitons à régler votre cotisation de préférence par versement au C.C.P. 990.04 Paris ; en espèces, au Secrétariat, 57, rue Cuvier, et chez M. Thomas, Libraire du Muséum, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Le samedi, la perception des cotisations s'arrêtera à 16 h 30, heure d'ouverture des portes du Grand Amphithéâtre. D'avance, nous vous remercions de bien vouloir respecter cet horaire.

TAUX DES COTISATIONS. — Juniors (moins de quinze ans)	10,00 F
Titulaires	20,00 F
Membre à vie	400,00 F
Donateurs	80,00 F

Abonnement à la revue *Science et Nature* : 13,50 F.
Insigne de la Société

	3,00 F
--	--------

AVANTAGES. — Nous rappelons les avantages qui se trouvent attachés à la carte des Amis du Muséum (carte à jour avec le millésime de l'année en cours) :

1° Réduction de 50 % sur le prix des entrées dans les différents services du Muséum (Jardin des Plantes, Parc Zoologique du Bois de Vincennes, Musée de l'Homme, Harmas de Fabre à Sérignan, Musée de la Mer à Dinard), au Jardin Zoologique de Clères (en semaine seulement), au Musée de la Mer à Biarritz ;

2° Réduction sur les abonnements contractés au Secrétariat des Amis du Muséum pour les revues *Sciences et Avenir*, *Sciences et Voyages*, *Connaissance du Monde*, *Bêtes et Nature* ;

3° Avantages spéciaux pour les publications et livres achetés à la Librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS (POR. 38-05), 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire ;

4° Service gratuit de la feuille d'information ;

5° Invitation aux conférences ;

6° Carnet d'achat permettant des réductions importantes chez différents fournisseurs sélectionnés.

DONS ET LEGS. — La Société, reconnue d'utilité publique, est habilitée pour recevoir dons et legs de toute nature. Pour cette question, prendre contact avec notre Secrétariat, qui fournira toutes indications utiles sur ce point.

*Science
et
Nature*

la Revue des Amis du Muséum National d'Histoire Naturelle

CONSIDÉRÉE UNIVERSELLEMENT comme la plus belle
et la meilleure
de toutes les revues consacrées à l'Histoire Naturelle

ABONNEZ-VOUS AUX 6 N^{os} PAR AN : 15 F. Conditions spéciales à nos membres
Demandez un spécimen, 12 bis, place H.-Bergson

par la photographie et par l'image

La Secrétaire générale :
S. ZABOROWSKA.